

## Les Fêtes musicales de Munich

---

Nous avons annoncé qu'un Festival de Musique française avait été organisé à Munich pour le mois de septembre, sur l'excellente initiative de certaines personnalités officielles françaises et allemandes et de la Société des Amis de la Musique. Le but de cette manifestation, proclamé dès le début, était de présenter aux Allemands un résumé, une sorte d'« Exposition méthodique » de notre musique française contemporaine. L'initiative et le but poursuivis paraissaient donc parfaits.

Or il semble bien que, grâce aux programmes définitifs, fort différents d'ailleurs de ceux que l'on avait tout d'abord publiés, ce Festival français ait réussi surtout à augmenter la confusion des idées que se font les Allemands de notre musique et leur ignorance de notre évolution musicale de ces vingt dernières années si admirable et si féconde. Il semble qu'à part MM. Saint-Saëns et Fauré, présentés comme nos deux grands Maîtres officiels et dont les œuvres occupaient largement la place à laquelle elles avaient légitimement droit, nos autres grands compositeurs aient été réduits plus qu'à la portion congrue, de telle façon qu'un Debussy, un d'Indy ou un Dukas ont pu paraître d'une importance égale dans notre vie musicale à un Dubois ou à un Coquard.

La chose est d'autant plus regrettable que ces fêtes, à peine connues chez nous, même dans les milieux intéressés, ont provoqué à l'avance, en Allemagne, une très vive curiosité, et que nos voisins sont venus à Munich nombreux et animés de la meilleure bonne volonté, en même temps que d'une réelle et cordiale sympathie pour notre musique.

Mais, hélas ! il suffit de lire les articles de leurs critiques pour se rendre compte de jugements erronés dont ils sont loin d'être entièrement responsables.

Nous ne voulons pas épiloguer plus longtemps sur ces faits et nous renvoyons nos lecteurs aux comptes rendus de nos correspondants. Il nous reste à souhaiter que l'initiative si louable qui provoqua l'organisation de ces concerts s'exerce à l'avenir d'une façon plus logique et donne des résultats plus féconds.

N. D. L. D.

---

### I. — La VIII<sup>e</sup> Symphonie de Mahler

**D**ÉPUIS plusieurs mois, le monde musical était dans l'attente de l'extraordinaire événement musical qui vient d'avoir lieu à Munich : la première exécution de la VIII<sup>e</sup> Symphonie de Mahler. Une réclame formidable et savamment habile aiguësait incessamment la curiosité publique, accaparait l'attention, prédisposait les imaginations. s'efforçait d'organiser, par avance, les résultats. Aucun sacrifice n'avait semblé trop grand pour donner à ce nouveau produit de la pensée du maître l'éclat jugé par lui nécessaire. Si la valeur des œuvres se mesurait aux moyens extérieurs d'expression, au bruit fait autour d'elles, la VIII<sup>e</sup> Symphonie de Mahler ne serait

pas loin d'être le chef-d'œuvre de l'esprit humain. Rien n'a été négligé pour assurer à cette nouvelle symphonie le maximum de réussite. Avec un inlassable dévouement, artistes et amateurs, furent à la disposition du maître qui exigea près de *soixante-dix* répétitions et jusqu'aux derniers moments faisait dans sa partition les changements jugés convenables. En plus de l'orchestre moderne accoutumé, Gustave Mahler a ajouté plusieurs petites flûtes, 4 grandes flûtes, 4 hautbois, des clarinettes en *mi bémol*, 8 cors, 3 cymbales, 4 trompettes et 4 trombones isolés, des tambours, cloches, tantam, l'orgue, l'harmonium, plusieurs harpes célestes, des mandolines, des contrebasses avec corde d'*ut*, un chœur d'enfants, trois chœurs mixtes, huit solistes dont trois soprani, deux alti, un ténor, un baryton et une basse, en tout mille exécutants. Je ne crois pas cependant que ce concours de population soit indispensable à l'exécution du chef-d'œuvre nouveau. Notre sensibilité auditive ne dépasse pas certaine limite et l'effet n'eût pas été différent si les masses mobilisées pour cette exécution eussent été réduites de moitié.

La *VIII<sup>e</sup> Symphonie* de Mahler, quoi qu'on dise, n'apporte rien que nous ne sachions déjà par Mahler lui-même. Cette fois-ci comme toujours (je connais maintenant six des huit symphonies de Mahler) j'ai été frappé par l'étonnante disproportion entre l'idée à réaliser, les moyens employés pour la réalisation d'une part, et de l'autre, le résultat obtenu. L'idée, en effet, veut être grandiose, l'appareil qui la présente est énorme, l'œuvre mesquine. Mozart avec soixante-dix musiciens a infiniment plus de force que Mahler avec mille. J'ai entendu trois fois cette huitième, chaque fois d'une place différente, et chaque fois j'ai eu la même impression de vide (partagée du reste par d'autres de mes confrères libres de toute idée préconçue). Les sons m'arrivaient comme ouatés et sourds, avec des trous entre le grave et l'aigu. Toute l'habileté de M. Mahler consiste en des recherches souvent heureuses, toujours curieuses de détails. Il n'est pas comme Richard Strauss à l'aise dans son orchestre, dont il jouerait en virtuose. Chez Mahler tout est volonté uniquement, et la seule impression qui me soit demeurée de cette *VIII<sup>e</sup> Symphonie* est celle d'une volonté agissante. Cela est grand évidemment. J'attends d'une œuvre musicale autre chose, cependant.

On a cherché à Gustave Mahler chicane sur le nom de symphonie donné à l'œuvre nouvelle. Si l'on entend ce mot dans le sens de Brahms ou de Mendelssohn, Mahler a tort. Il ne serait pourtant pas difficile de trouver dans la première partie une exposition de thème, un développement et une péroraison en style fugué presque classique et dans la seconde comme un semblant de scherzo, d'adagio et le final. Cela n'importe guère. Cette huitième est une vaste composition symphonique où la voix humaine dès le premier accord, mêle son timbre à celui des autres instruments. Elle est disposée en deux parties : le *Veni Creator* et les scènes finales du deuxième *Faust*. Je suppose que ce choix n'est pas arbitraire et doit revêtir quelque mystère symbolique ou métaphysique quelque chose comme une invocation à l'esprit saint pour obtenir la force et enfin, la rédemption par l'amour incarné en la Vierge glorieuse. Je vous donne ici non point mon opinion mais celle de mes confrères allemands. Et cette idée pourrait être féconde, elle est belle, mais elle est si vaguement figurée ! Le mélange des voix et des instruments, les finesses de l'instrumentation, certains raffinements d'écriture, l'habileté prodigieuse du chef d'orchestre qu'est Mahler font parfois illusion, mais un auditeur non prévenu ne tarde pas de découvrir que tout n'est que de la creuse et solennelle rhétorique. Mahler est d'une lamentable pauvreté d'invention rythmique mais ce qui frappe toute ses créations d'impuissance (je pèse la portée de ce mot) c'est la banalité de son invention musicale. Mahler est un bon ouvrier, il dispose des masses avec beaucoup d'art, de bonheur parfois, il construit fortement, mais il édifie en l'air, il me fait l'effet d'un homme qui bâtirait une cathédrale gothique avec des baudruches

gonflées ! Aucune trivialité ne le rebute et il revêt ses idées d'oripeaux pompeux qui en font ressortir la niaiserie. La *VIII<sup>e</sup> Symphonie* est un ramassis de toutes les idées musicales qui traînent par le monde depuis Beethoven jusqu'à Mascagni en passant par Mendelssohn (que Mahler me rappelle par plus d'un côté), Wagner, Bruckner, et M. Massenet. Quand parfois l'idée se mêle d'être originale, elle est d'une qualité si discutable, d'une sentimentalité si niaisement pleurnicheuse que les plus vulgaires intermezzi italiens semblent en comparaison, pleins de grâce et de distinction. L'apparition de la *Mater gloriosa* par exemple est chantée sur une mélodie d'opérette viennoise qui semblerait déplacée comme trop fade dans *Rêve de Valse* ou la *Veuve Joyeuse* !

Gœthe ne voyait que Mozart qui eût été capable de mettre en musique son second *Faust*. Après un instant de réflexion il ajoutait : « Ou peut être de nos jours Meyerbeer. » Ce nom doit être pour M. Mahler une précieuse consolation et peut-être qu'avec le goût musical que l'on sait qu'il avait, Gœthe se trouverait satisfait ; pour moi, je préfère Schumann et Liszt ; il est toujours dangereux de toucher à une œuvre où les grands maîtres ont mis leurs griffes, M. Mahler vient d'en faire à ses dépens l'expérience. Il n'y a en somme rien de nouveau dans Mahler. Il est un docile élève de Bruckner, de Liszt et de Wagner. Ce n'est point sur les musiciens qu'il agit, en Allemagne il a des enthousiastes mais n'a point d'école, et ses fervents se recrutent parmi les esthètes. Ce qui manque le plus à cette musique c'est la *musique*. Tout le pompeux appareil dont M. Mahler s'entoure, les textes qu'il choisit, sont des trompe l'œil, des moyens d'exciter l'imagination des foules et le cerveau des impuissants. L'Allemagne se meurt d'intellectualisme. Après Strauss, Mahler, les virtuoses, les cérébraux. La petite fleur bleue si jolie est fanée, l'idéalisme sentimental est éteint, le panthéisme profond et rêveur a vécu. De la force brutale, de l'utilitarisme, du bourgeoisisme commis-voyageur est né un art étique et monstrueux, vide de candeur, d'émotion et de poésie !

Pauvre Allemagne !

## II. — Festival de Musique française à Munich

« Si Berlin est le cerveau de l'Allemagne, nous a dit dans son discours d'adieu le Bourgmestre de la ville, Munich en est le cœur et ce cœur vous l'avez conquis. » En effet j'ai senti ce cœur battre à l'unisson du nôtre et j'en suis joyeux. J'étais triste de Strauss, triste de Mahler, triste des expositions de peintures que je venais de voir et je me demandais comment allait être accueilli par les Munichois ce que nous leur apportions, le meilleur et le plus pur de nous-même. L'accueil fut ardent, le succès triomphal et je suis d'autant plus heureux de l'enregistrer que tout n'est pas à louer dans ce *Festival français*, qui n'a pas été ce qu'il aurait pu et surtout ce qu'il aurait dû être. Le but était en effet de donner en quelques concerts un aperçu du mouvement musical en France depuis 30 ans. Il était donc nécessaire de représenter surtout les chefs de groupes, tous les courants et tous les genres. La première place revenait de droit aux deux pères de notre musique : Franck et Saint-Saëns. Celui-ci a eu sa place triomphalement ; de Franck on a donné la *Procession*, les *Variations symphoniques* et la *Symphonie* déjà connue en Allemagne. Les premiers programmes annonçaient les *Béatitudes*. Je m'en réjouissais. Nous avons en effet en France un certain nombre d'oratorios supérieurs à tout ce que la littérature musicale a produit en ce genre depuis Haendel, et du *Déluge* aux *Béatitudes* il n'y avait que l'embarras du choix. Au dernier moment, il ne s'est point trouvé de chœurs. Cela me paraît bizarre dans une ville comme Munich où l'on parvient à réunir huit cents chanteurs pour M. Mahler ! Je ne saurais dire combien je regrette que nous ayons négligé de faire connaître le côté

puissant et original de notre activité. Nous avions M. Bret, directeur de la Société Bach, membre du Comité du Festival qui était tout indiqué pour mettre sur pied l'œuvre choisie.

Nous avons une belle école de symphonistes, Saint-Saëns, Franck, Lalo, d'Indy, Chausson, Magnard, Witkowski, Widor, etc... Il eût été au moins curieux de nous montrer aux sévères allemands dans ce genre sévère et cela est si vrai que les grands succès du Festival furent pour l'*ut mineur* de Saint-Saëns, la *Symphonie* de Franck et celle de Widor. Au lieu de cela, on mit trop de petites pièces, de rapsodies norwégiennes ou autres (notre grand Lalo, très peu connu en Allemagne, aurait mérité mieux que son exquise *Rhapsodie norwégienne*) et que venait faire celle de Coquard comme type de musique française?!... Toute cette musique géographique, pour me servir du mot d'un critique allemand, fatiguait comme aussi certains morceaux admirables du reste sortis de leur cadre, comme le Prélude de *Fervaal* ou celui du troisième acte d'*Ariane et Barbe-Bleue*, ou la suite de *Pelléas* de Fauré, complètement perdus dans la salle vaste comme un hall de chemin de fer.

C'est en musique de chambre surtout que j'aurais voulu d'autres programmes. C'est là notre grande richesse en face de l'Allemagne contemporaine. Il aurait fallu d'abord un concert de plus. Certes, j'admire Mme Landowska autant que qui que ce soit, mais sertis dans les auditions de musique moderne, les vieux maîtres du clavier faisaient triste figure. Pensez que notre trésor se compose des chefs-d'œuvre de Franck, des sonates, trios, quatuors ou quintettes de Lalo, de Fauré, de d'Indy, de Chausson, de Debussy, de Ravel, de Magnard, de Florent Schmitt pour ne citer que les principaux ! Pensez que nous avons toutes les mélodies de Duparc en plus des merveilles de Fauré, de Debussy. Dans cette masse d'œuvres de premier ordre, quel choix a-t-on fait ? L'honnête *Sonate de violoncelle* n° 2 de Saint-Saëns, son beau *deuxième Trio* et le joli *Septuor* et heureusement la délicieuse *Sonate pour violon* et le profond, l'admirable *Quatuor en ut mineur* de Fauré, avec quelques-unes de ses très belles mélodies et la *Chanson triste* de Duparc, la moins caractéristique et qui a été prise pour une jolie romance ! C'est peu vraiment. De plus, pour exécuter cette musique, il fallait des instrumentistes français (c'est l'avis général à Munich) ou tout au moins un ensemble éprouvé, remarquable comme le quatuor Kilian (quatuor de Munich) et non de jeunes instrumentistes habiles comme d'honnêtes élèves du Conservatoire que le comité d'organisation s'est malheureusement laissé imposer. Car MM. Heyds, Maas et consorts, pleins de bonne volonté, étaient franchement insuffisants. Heureusement que, dans ses œuvres, Saint-Saëns était au piano, toujours jeune, d'une incomparable précision, d'une incomparable maîtrise. Heureusement qu'il y avait Cortot remplaçant au pied levé Fauré, retenu à Paris par un deuil. Cortot, une fois de plus, s'est montré le musicien parfait et le puissant artiste que l'on sait. La musique de chambre est le domaine propre des Allemands, il eût été de bonne guerre d'y étaler notre surabondante richesse.

Ces réserves faites et que je ne suis pas seul à faire, laissez-moi célébrer le triomphe de notre musique. Le chef d'orchestre René-Baton a accompli des prodiges. Il avait à sa disposition un bon orchestre de second ordre, insuffisamment souple mais d'une endurance, d'une discipline, d'une ardeur et d'une force de résistance au-dessus de tout éloge.

En quelques répétitions Baton a mis sur pied un programme infiniment varié, allant de l'*ut mineur* de Saint-Saëns à la *Rhapsodie espagnole* de Ravel ! J'avais signalé déjà, lors des concerts Durand, les superbes qualités du chef d'orchestre Baton. A Munich, il a été à la hauteur de la tâche délicate qui lui était confiée. M. Baton n'avait pas seulement à présenter certaines œuvres très avancées à un public inconnu, il

avait à créer entre lui et les instrumentistes un lien, il avait à leur révéler d'abord la musique qu'ils devaient exécuter, il avait à s'imposer à ce public gâté par les brillants virtuoses de la baguette que sont les kapellmeister Allemands. Il a gagné hardiment la bataille. Il faut ajouter qu'il avait avec lui Cortot. J'ai suivi toutes les répétitions et j'ai admiré combien à eux deux ils ont façonné l'orchestre et sont arrivés à donner une très belle exécution de la *Symphonie sur un thème Montagnard* et des *Variations symphoniques*.

Je tiens à dire combien Mme Féart elle aussi a rempli heureusement sa tâche. La *Procession* de Franck et les mélodies de Fauré furent pour elle un vrai triomphe. Excellents aussi Huberdeau et Viannenc ; quel succès magistral se seraient taillé ces artistes supérieurs dans les *Béatitudes* ! Je ne comprends point ce que venait faire dans ces concerts Mme Darlays. Elle n'a ni voix ni musicalité, ni métier. Son apparition fut un lamentable fiasco. Le fait d'avoir engagé cette inexistante chanteuse fut une maladresse et un manque de tact vis-à-vis des autres artistes.

En dehors de St-Saëns dont le succès fut très grand et dont la symphonie est universellement admirée, les triomphateurs du festival furent Franck, Debussy et Widor. Le style grave de ce dernier, la clarté de son écriture, la belle sonorité de son orchestre (M. Mahler devrait se mettre à l'école de Widor), avec le quatuor, un hautbois, une clarinette, une trompette, trois trombones, l'orgue (celui-ci produit un effet autrement puissant qu'avec ses masses énormes, le kapellmeister viennois) la simplicité de ses moyens, sa parfaite mesure ont conquis tous les suffrages. Elle est vraiment belle cette *Symphonia sacra* et les allemands ont pu admirer combien, quand il nous plaisait d'être austères, nous savions l'être sans ennui. Et ils ont senti la grandeur, la tendresse, le sentiment adorable et profond de notre Franck, dont la *Symphonie* fut un immense triomphe, ils ont goûté le charme original et rare de Debussy, d'un côté de Debussy seulement : les *Nuages* n'ont guère porté en effet mais les *Fêtes* valurent à Baton une ovation. Il m'a semblé que ni la *Symphonie sur un thème montagnard* ni les *Variations symphoniques* n'avaient trouvé dans le public l'écho que j'escomptais. Par contre la *Suite française* de Ducasse a été un vrai succès. Et la fête a fini sur ce feu d'artifice éblouissant l'*Apprenti sorcier*.

Le public très nombreux qui suivait les concerts a chaleureusement apprécié notre musique. De tous les coins de l'empire la presse était accourue, et son opinion est généralement élogieuse et sympathique. Un critique très influent espère qu'il résultera de cette prise de contact avec un art relativement inconnu beaucoup de bien pour la musique allemande. De leur côté les autorités se sont efforcées de rendre agréable à tous les participants le séjour de Munich. La réception chez le prince Louis-Ferdinand fut pleine de bonne grâce et de simplicité cordiale. Le clou fut la réception de M. et Mme Knorr dans la maison où habita Wagner. Richard Strauss qui a suivi très régulièrement les concerts d'orchestre, témoignant beaucoup de sympathie à l'œuvre de Ravel, a daigné donner au piano la primeur de son nouvel opéra : le *Cavalier à la Rose*. Pour finir, l'Opéra royal organisa deux représentations de gala, l'une du *Benvenuto Cellini* de Berlioz, dont j'ai parlé autrefois ici-même et dont tout le monde connaît les parties de valeur soit l'ouverture et le *Carnaval Romain* et l'autre au Théâtre du Prince Régent, d'*Electra*, la dernière erreur de R. Strauss. C'est l'œuvre d'un virtuose en quête de nouveauté et anxieux d'être dans le goût du public. Ce goût va à Hofmansthal, c'est-à-dire à une sorte d'esthète amoureux de belle langue et de sentiments dégénérés. L'*Electra* de Hofmansthal est une lourde caricature ou mieux une pesante déformation de l'œuvre admirable de Sophocle. L'*Electra* de Strauss est la notation fort habile et vulgaire du byzantinisme appliqué de Hofmansthal. La mode à l'heure actuelle est à l'opérette. Lehar triomphe et les triomphes de Lehar empêchent sans doute M. Strauss

de dormir. Aussi, à en juger par les fragments qu'il nous a chantés de son *Cavalier à la Rose*, l'œuvre nouvelle de M. Strauss est une opérette aussi viennoise et aussi naïve que les autres écrites non par l'auteur d'*Electra*, mais (le mot est de Strauss lui-même) par le cousin de Johann Strauss, un cousin doué d'une invention musicale moins heureuse.

Paul de STÖCKLIN.

---

## Notes sur les Musikfeste de Munich

---

**G**ŒTHE a dit que rien n'était plus difficile à supporter qu'une série de beaux jours. A en juger d'après l'apparence et l'humeur des Munichois, on serait pourtant tenté d'admettre qu'il y a des exceptions à cette règle ; car ni les grands jours de Strauss et Mahler, ni les autres fêtes, dont la cité bavaroise est vraiment comblée cet été, ne semblent avoir laissé la moindre trace de fatigue chez tous ceux qui étaient appelés à organiser, à diriger et à mettre en scène une œuvre certainement difficile et d'autant plus compliquée, qu'il s'agissait de mettre en harmonie et accord complet deux centres musicaux se trouvant séparés par une grande distance, ainsi que par la frontière qu'y mettaient la différence des langues et même des habitudes et goûts. Aujourd'hui que les fêtes auxquelles on a donné le nom de *Festival Français* se sont terminées, et que nous pouvons jeter un regard en arrière et analyser les impressions produites, nous devons aussi reconnaître que la réussite de cette vaste entreprise a été en principe satisfaisante et qu'on ne saurait assez souligner les grands mérites qui reviennent à tous ceux qui ont contribué par leur influence, leur appui et leur activité, à la réalisation d'un projet de la plus grande valeur et d'une importance spéciale.

Les *Münchener Nachrichten* disaient, à ce propos : « Aujourd'hui que les progrès de l'Industrie et de la Technique retentissent partout, on fait bien de créer un équilibre par la culture des arts. Et c'est la Musique qui, parmi les arts, est la mieux destinée à créer cet équilibre... Nous cherchons depuis des siècles à trouver une langue universelle qui serait destinée à faciliter l'échange des biens obtenus par notre culture (en allemand : kultur), mais on n'a pu encore arriver qu'à des résultats très relatifs. D'autant plus on saura apprécier la langue de l'Univers qu'est la Musique.... on n'a pas assez compris encore l'importance qui incombe à la Musique dans cette grande tâche de l'échange des biens de la culture nationale. Toutefois cette culture des nations ne doit pas être comprise dans le sens d'une égalité des différentes cultures nationales. Les cultures nationales (nationale kulturen) si différentes chacune devront conserver leur caractère et leur spécialité. Mais elles devront aussi offrir les fruits de leur travail aux nations voisines. Toutes les nations ne font que progresser par un échange de ce genre, qui assure un progrès éminent à l'humanité. »

Nous voyons par ces sentiments exprimés, qui du reste ont trouvé un écho dans toute la ville, combien on a estimé et apprécié en Allemagne l'organisation du festival français et avec quel réel intérêt on l'a suivi de près. Nous devons donc, avant même d'entrer dans d'autres détails, offrir nos chaudes félicitations à tous ceux qui se trouvaient à la tête du mouvement, c'est-à-dire à la municipalité de Munich, au Ministre de France, M. Allizé, ainsi qu'à M. Emile Gutmann, le directeur des concerts, si extraordinairement actif, de même qu'à ceux qui, du côté français, ont participé à cette initiative, notamment les *Amis de la Musique*.